L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 20 FEVRIER 1887.

BULLETIN ARTISTIQUE.

XV.

L'Art aux Etats-Unis—A propos de scène—Edwin Booth—Richelieu—Hamlet— La leçon d'anatomie—Un artiste en travail—Opiacée—L'Opéra—Le Cœur et la Main—Beauffce de Mlle Weyns—Faust—Bénéfice de M. et Mme Vernouillet—Mme Décrière—L'impertinent Méphisto—Constant Beaurois—Mlle Léona Queyrouze.

Quelque j'aime et admire infiniment mon pays, cette admiration, cet amour ne vont point jusqu'à l'aveuglement. Mes épaules se haussent mécaniquement, automatiquement, cela va de soi, quand je vois et entends de tristes et prétentieux hères, déballés d'hier, qui, dès le déballage, nous ont déjà étudiés, jugés et condamnés. Je suis pris du plus large des rires à la vue de mainte types qui, croyant sans doute que leur voyage de long cours les a bonifiés comme il bonifie certains vins, ne se préoccupent que d'amoindrir ce qu'ils ne connaissent pas, et ne se contentant pas d'être insignifiants, ainsi que zéros isolés, visent aussi à jouer le rôle du zéro dans l'arithmétique décimale, c'est à dire à diminuer les valeurs.

Je connais la grandeur des Etats-Unis, je sais ce que leur prodigieuse croissance a valu d'émerveillement au monde. Leur histoire m'apprend que jamais, sans en excepter aucune époque, jamais nation n'eut des développements aussi précoces, aussi imposants, quoiqu'en moins d'un siècle d'existence elle ait passé par l'une des plus formidables guerres qu'ait connue l'humanité. Pour le coup, le feu a bien été une purification.

Néanmoins, l'aveuglement, à cet endroit, n'est pas en moi, je le répète, et si dans le mouvement civilisateur, humanitaire, je ne puis admettre qu'aucun peuple ait marché d'un pas plus assuré que le nôtre ; si je suis fier de penser que c'est ici qu'a retenti le premier coup de cloche des droits de l'homme, du dogme de l'égalité et de l'indépendance, je ne puis m'défendre d'admettre que, sous le rapport de l'Art, nous n'avons point cheminé du même pas. Cette heure-là n'a pas encore sonné, mais elle sonnera ; à chaque jour sa peine.

Pourtant notre jeune République, absorbée par tant d'autres soins, d'une importance absolument vitale, n'a pas été inactive sur cette voie. Dans bien des branches de l'art, elle compte de dignes représentants, et la Louisiane, par exemple, pour être tard venue dans la fédération, la Louisiane a fourni, en plus d'un genre, un contingent artistique dont elle a le droit d'être fière. Au théâtre, et c'est du seul théâtre que je veux parler en ce moment, les Etats-Unis comptent plus d'une individualité fort saillante.

J'en pourrais citer plusieurs qui, même chez nos bons cousins de la Grande-Bretagne, cousins souvent fort prévenus contre nous, ont fait leur marque. L'une d'elles, après une longue absence, vient de nous donner une semaine ; c'est à elle que je veux m'arrêter un instant; je parle de M. Edwin Booth.

Son engagement trop court s'est terminé hier au Grand Opera House, où il a été une suite d'ovations décernées par d'immenses auditeires.

Quoiqu'Edwin Booth soit l'un des nôtres, je ne donnerai pas dans cette exagération qui, à son endroit, consiste en une critique par trop simplifiée ; un recours constant au point d'exclamation, d'admiration.

A entendre certains enthousiastes, à lire certaines critiques, on pourrait croire qu'Edwin Booth est sans tache, qu'il réalise l'idéal du tragédien. A mon jugement, c'est aller trop loin.

Fast-il plonger dans les profondeurs de l'absolu pour y découvrir, y cueillir le beau, comme le plongeur cueille la perle au fond des abîmes, ou bien ce beau n'est-il que relatif? Je ne traiterai point ici cette question tant et tant controversée. Vous avez sans doute votre conception du beau, j'ai la mienne aussi, qui néanmoins se modifie fréquemment, à mesure que de nouvelles créations de l'esprit de l'homme surgissent devant moi. Mais dans le cas actuel, je me base sur le relatif, afin de justifier mon rejet de certaines appréciations par trop outrées, et j'écris sans la moindre hésitation que j'ai vu, entendu mieux, infiniment mieux qu'Edwin Booth.

Cela posé je m'empresse d'ajouter, car du jugement se répercute sur sa pensée, qu'Edwin Booth est un grand, très grand artiste : bien des traits le sacrent ainsi.

Depuis trop longtemps je n'avais eu la bonne fortune de l'entendre. Je l'avais vu plus en chair qu'autrefois, et c'est peut-être dommage : je me rappelle encore sa tête qu'ombrait un rideau de longs cheveux droits, à la Liszt.

Le visage était oblong, fin, émacié, presque tranchant; sa maigreur rompait les lignes droites des méplats; frémée par l'assaut menaçant de transpercer derme et épiderme, la dépression des divers plans ajoutait à la profondeur d'expression de ce visage sévère, intelligent. Il y avait, si je puis dire, comme du sentiment dans ces chairs, ou plutôt dans cette presqu'absence de chair.

A étudier attentivement cette physionomie, ayant je ne sais quoi de monacal, celui qui n'aurait pas connu l'homme, se le serait imaginé vivant dans un ascétère plutôt que sur les planches d'un théâtre ; un religieux en contemplation, plutôt qu'un acteur livré à toutes les agitations de la scène.

Les chairs ont passé, ainsi que je l'écrivais plus haut ; sa tête a pris du corps, comme disait pittoresquement Frédérick Lemaitre dans *Robert Macaire* ; et par suite la tête a quelque peu perdu de son caractère. Néanmoins, elle est toujours parlante ; toujours de la flamme est au fond de cet œil qui souvent, au cours d'une action, s'allume, a ses pétillements, ses éruptions.

Durant cette semaine le célèbre acteur a parcouru un répertoire divers, que je n'ai pu suivre régulièrement, je le regrette. Je l'ai vu dans deux ouvrages seulement : *Richelieu — Hamlet*. Ce *Richelieu*, quoique signé de Bulwer, n'a toujours paru une œuvre aussi fausse au point de vue théâtral qu'au point de vue historique.

Je sais bien qu'une fois le rideau levé, large place est faite à la convention. Même quand on met en scène une grande âge historique, on peut se passer la fantaisie de ne point faire ressemblant. Fast-il pourtant qu'à ces caprices, à ces métamorphoses voulues par l'imagination de l'écrivain, auditeurs et lecteurs gagnent quelque chose.

Or, il me paraît qu'en présentant un Richelieu de sa façon, Bulwer n'a pas tiré de cette transaction les situations qui l'auraient justifiée. Les situations manquent à ces cinq actes; les dissertations, les déclamations y sont par trop touffues.

Si parcell ouvrage était écrit aujourd'hui pour la scène française—et c'est elle, en vérité, qui donne en ceci le *la*—la chute en serait inévitable.

Quant à *Hamlet*, c'est une de ces créations géantes, souveraines, devant lesquelles il faut toujours s'incliner. Inutile, comme vous le pensez bien, d'analyser ces œuvres ; je veux seulement dire brièvement l'ensemble des impressions que j'en ai reçues, après avoir suivi Edwin Booth dans toutes deux.

Un fait les domine toutes, si j'en juge sainement : Booth est un analyste profond.

Quand ma pensée vent se représenter Edwin Booth en travail d'enfantement, c'est à dire aux prises avec un personnage qu'il prétend représenter, incarner, j'ai comme la vision de la splendide toile de Rembrandt : *La leçon d'anatomie*, l'un des trésors du Musée de La Haye.

L'artiste est devant son sujet, il le pénètre de toute l'acuité de son regard, de toute la puissance de son esprit élevé, il en étudie chaque muscle, chaque détail., et ne laisse là le scapel que lorsqu'il croit avoir obtenu le dernier mot. Etude sévère, minutieuse.

Edwin Booth est donc, d'abord, l'homme des détails; il se livre à la dissection la plus intense, afin de portraiturer dans ses moindres valeurs, le modèle qu'il personnifie. Peut-être même pourrait-on lui reprocher, en cela, d'être minutieux à l'extrême. Cette recherche néanmoins est le recueillement d'un artiste d'élite ; c'est à ce travail austère qu'on gagne le privilège de sortir du rang. Cette conquête achevée, le tragédien reste maître de son sujet, et le talent venant illuminer la science acquise, il en sort inévitablement des conceptions matresses, superbes.

Superbe, effectivement, se montre très souvent Edwin Booth.

Notons le tout d'abord, et cet éloge les renferme presque tous, il vit ses rôles. Un trait en tire bien d'autres, en témoigne. Tous les jours vous rencontrerez des artistes, d'un mérite incontestable pourtant, qui, se détachant, pour ainsi parler, de l'action en marche, ne prennent aucun souci de leur interlocuteur, se campent devant le parterre et lancent à celui-ci ce qui est à l'adresse de celui-là. Défaut très commun, défaut grave qui, immanquablement, jette du froid sur la scène et dans l'auditoire. Ce reproche ne saurait être adressé à Edwin Booth. Il est trop intimement mêlé à la pièce pour qu'il donne dans ce travers si choquant.

Chez lui le dramatique déborde ; dans toutes les situations violentes, il rencontrera, il prépare sûrement des élans à effet profond. Il en est ainsi dans *Richelieu*, ainsi dans *Hamlet*.

On ne saurait être plus saisissant que lui dans la scène où le terrible Cardinal, sentant que tout va crouler autour de lui, se redresse de toute sa hauteur, et foudroie du geste, de la parole et du regard, ses ennemis prêts à l'abattre.

Foudroie, je dis bien, car l'éclair sillonne ses yeux, en jaillit, comme un précurseur de la foudre qui va frapper.

Les éclairs qui passent ainsi dans ces yeux restés jeunes, parlants, en les retrouve constamment dans *Hamlet*, quand sa pensée s'arrête sur Claudius, sur le meurtrier de son père. Dans ces paroxysmes Edwin Booth atteint aux sommités de l'art ; il est tellement identifié avec son personnage, il vous en enveloppe si bien que, si habitué que vous soyez aux choses du théâtre, des terreurs vous assiègent; vous donneurez haletant.

Tant et si bien qu'à ces moments de crise, la salle demeure comme frappée de mutisme ; il lui faut quelques secondes pour reprendre possession d'elle-même, et applaudir celui qui l'a ainsi émue, agitée. A ces explosions là, non seulement chaque mot porte, mais encore ce mot double en tragique, par le jeu de physionomie se joignant à l'accent.

Chez Booth, les extrêmes se touchent. Terrible tout à l'heure, voici maintenant que la note se fait tendre, affectueuse, pleine de cœur et de larmes, soit qu'il songe ou s'adresse à Ophélie, à Laërte ou à l'Ombre. Et ici je ne puis me défendre d'applaudir au superbe mouvement qu'il trouve devant la première apparition de cette Ombre.

Les genoux fléchissent et après ce premier cri : *Angels and ministers of grace, defend us !* la parole s'arrête ; un silence de mort devant ce mort qui quitte ainsi la tombe. Sur la scène, dans la salle, plus un souffle....On dirait qu'un vent de glace passe, dans la nuit, sur la plateforme du château d'Elseneur. Le froid vous gagne jusqu'aux moelles.

Ce silence est d'une indicible solennité; il dure quelques secondes à peine, mais il est un des plus dominants effets de l'artiste, une des plus irrésistibles sensations qui se puissent produire au théâtre. Et voilà que le drame s'en complète par la façon dont il est rompu, par ces mots entrecoupés, qui s'élèvent en faible murmure, comme des sanglots étouffés, jusqu'à la supplication: *Guasser me!* Une ondée de larmes dans toute cette prière au Spectre.

Après ces notes terribles, explorées en toutes, il faut citer, au cours des interprétations d'Edwin Booth, bien des intentions qu'on peut dire toutes vulpines et qui montrent, en traits saillants, son esprit d'observation. Acuité de diction, finesse extrême dans l'accent, dans la physionomie ; les mots cinglent, pénètrent comme flèches. C'est de l'ironie brûlante.

Aux passages de tendresse cette voix que vous venez d'entendre vibrante, métallique, se fait d'une douceur exquise, d'une caresse. Ces apaisements, ces attendrissements forment le plus heureux des contrastes avec les vigueurs de tout à l'heure ; un rayon dans la nuit ; une éclaircie ayant le retour de la tempête, de ces bourrasques où le tragédien est si émouvant.

Quant à ce qu'on appelle la composition du rôle, elle dénote toujours chez lui une intelligence supérieure, cultivée, un penseur. Le personnage se développe logiquement, et ses erreurs se produisent de ci de là, elles ne portent pas sur l'ensemble, mais bien sur des détails.

Edwin Booth n'a pu donner qu'une semaine à la Nouvelle-Orléans : c'est grand dommage pour tous. Il est manifeste, à considérer son immense succès que, durant tout un mois au moins, la foule lui serait restée fidèle. Ces succès était réellement de l'enthousiasme ; rien de communale au cela ; rien de ces bravos sur lesquels on dirait qu'il a neigé.

Je l'avoue, pour ma part, les deux représentations auxquelles j'ai assisté, m'ont valu vive jouissance; je retrouvais là de l'art, du grand art.

Edwin Booth prend place parmi les sommités de la scène. Tête synthétique, il n'a pas les éblouissements subits, les élans spontanés du génie ; peut-être lui demanderait-on vainement des improvisations; mais son talent de composition, d'expression, est assurément de très haute portée, et ce jalon aurait plus d'autorité, plus de charme encore, surtout pour les oreilles habituées à l'école française, s'il s'affranchissait d'une tendance à la déclamation trop pompeuse.

Ce défaut est trop fréquemment celui des acteurs américains et anglais. Cela tient souvent à certains ouvrages de leur répertoire, où l'on trouve à l'infini les couplets interminables, les monologues pesants nécessités à l'action, et qui vous corrubarient l'esprit, si on veut bien une passer le mot.

Ce penchant au pompeux est négatif du charme ; quand, par malheur, on y cède, il semble que le pédant étouffe l'artiste. Adieu les ailes, plus de vol !

Le fait n'est pas fréquent chez Edwin Booth : il se produit, parfois cependant, et c'est trop.

Ainsi, à la suite de quelque belle scène, interprétée avec son beau talent, je ne sais rien de plus choquant que la venue de Booth, rappelé à la chute du rideau. Cette solennité vouée, prétentieuse, dans l'attitude et l'expression, cette pose, pour dire le mot, déraille de la voie du sérieux et verse dans le comique. J'en demande bien pardon, mais malgré moi le sourire m'en vient aux lèvres. Je l'avoue, les individualités—artistes ou autres—que l'on qualifie en anglais de "*dignified*", me semblent toujours être les conservateurs officiels de l'ennui, de l'acuité de sa opiacés vivants.

Une individualité aussi considérable que celle d'Edwin Booth s'impose à la critique; j'avais donc le devoir de lui consacrer la plus grande partie de mon Bulletin Artistique.

D'ailleurs cette dernière semaine ne m'offrait guère de sujets à l'Opéra; à peu! la reprise de l'opérette du Lecocq: *Le Cœur et la Main*, presque rien à noter.

Deux représentations en ont eu lieu ; je n'ai assisté qu'à la première, celle que l'on avait réservée au bénéfice de Mlle Weyns.

L'ouvrage n'était pas sa, la chose était évidente. Rien n'était fondu; des hésitations un peu partout, de l'entrain à peu près nulle part. Il n'en pouvait être autrement : beaucoup des artistes n'avaient jamais joué l'ouvrage et les répétitions n'en avaient été qu'incomplètes, trop fractionnées ; tantôt la musique sans le poème, tantôt le poème sans la musique.

Il s'en suivait que la pièce ne s'enchainait pas.

Mlle Weyns n'était point maîtresse d'elle-même pour deux raisons: elle ne se sentait pas suffisamment en possession du rôle de Micaëla, que l'on attendait, que l'on guettait avec tant de curiosité, et puis l'émotion résultant, sans nul doute, de sa soirée à bénéfice, paralysait, étranglait sa voix.

Ce n'est guère qu'au second acte qu'elle a repris un peu d'équilibre; mais l'élan qu'elle a montré souvent dans d'autres ouvrages, n'était point là. Elle ne s'est assez livrée ni dans les délicieux couplets *Au fond de l'alcôve blottie*, ni dans le bolero : *Un soir l'Pedro le capitaine*, ni dans le délicieux final du duo qui ferme le même acte.

Elle prendra sa revanche, sans nul doute ; j'imagine même qu'elle l'a déjà prise hier, car il est certain qu'elle a les qualités nécessaires—jeu et chant—pour contribuer largement au renouvellement du succes de ce coquet ouvrage. Elle lui doit tous ses soins ; en effet, il lui rappellera toujours une soirée des plus flatteuses, où deux et cadeaux lui sont venus en averse devant une salle dont chaque siège était occupé. Elle n'y jette pas assez résolument son dévoue par-dessus les moulins.

A part le rôle — au second plan, de Scholastica — spirituellement tenu par Mme Lelong, à part M. Darman dans quelques parties du second acte, et l'un des couplets de la *Chanson du Casque*, bien dit par M. Maugé, je n'ai rien à citer dans cette reprise. J'attendrai une seconde audition.

Je pourrais bien, pour faire plus longue station à l'Opéra, vous parler de rumeurs qui ont circulé ces jours derniers, mais ce sont là fadaises que je me garderai bien de vous infliger; d'abord parce qu'elles ne reposaient sur aucun fondement, et puis parce que la vie privée des artistes n'est pas une question ouverte.

J'aime mieux écrire que, vendredi soir, j'entendais, pour la première fois, Mme Dérivis dans le rôle de Marguerite de *Faust*; qu'elle l'a chanté avec ses qualités de chanteuse légère et de Falcon. Si l'espace me le permettait, j'aurais—comme rêverie, comme virtuosité, comme sentiment, comme vigueur, comme passion, bien des détails à citer dans la *Chanson du roi de Thulé*, dans l'air des *Bijoux*, dans le quatuor et le duo du jardin ; dans la scène de l'église et dans le redoutè trio final de la partition. Je ne puis que lui envoyer mes sincères compliments.

On m'annonce que bientôt viendra le tour de ses bénéfices et qu'elle a choisi pour spectacle la première des *Contes d'Hoffmann* et la scène de folie d'*Hamlet*. Délicieux programme, convenez-en, mais dont il n'était pas besoin pour que le public fasse fête à l'éminente artiste.

J'ai parlé maintes fois des autres chanteurs chargés de l'interprétation de *Faust* ; il n'est donc pas besoin d'y revenir. Cette dernière représentation était au bénéfice de M. et Mme Vernouillet. S'ils méritaient une salle mieux garnie, ils ont eu, du moins, une réception charmante, très chaude, venant du vrai public, à l'adresse du talent et de la conscience artistique.

Si Siebel portait des bouquets à Marguerite, il en a reçu aussi sa bonne part, ce soir-là, et je crois même que quelques cadeaux s'y mêlaient ; ce qui ne gâte jamais une flore.

A propos de *Faust*, je regrette toujours cette coupure faite à l'avant dernier tableau :

Deux nectar, dans ton ivresse
Tiens mon cœur enseveli !

C'est là un brindisi plein de brio, tout capiteux. Faust, en le chantant, dédomagerait quelque peu ces dames du mot à facettes que leur décoche l'impertinent Méphistophélès :

Reines de beauté,
De l'antiquité.

Ce "de l'antiquité" prête à méchante plaisanterie.

Aujourd'hui, en matinée : *Rip Van Winkle* ; ce soir, *Carmen*.

Demain, matinée extraordinaire : *Mme Boniface*.

Un dernier mot, et celui-là n'a rien de commun avec le théâtre; néanmoins, il se rapporte à l'art. Je viens de lire dans l'*Indépendant* de New-York deux *Nouvelles*, signées Constant Beaurois.

Mon attention s'y est arrêtée et s'y reporte parce qu'elles m'ont vivement intéressé par le sujet, par le style, par la pensée, par le sentiment, par des esquisses psychologiques présentées sous une forme très attirante. Or, la curiosité me poussant, et ayant trouvé dans deux jolies *Nouvelles* un faire qui m'est connu, j'ai interrogé. Et j'ai appris que je ne me trompais point; que "Constant Beauvais" est le nom de plume d'une des nôtres, d'un écrivain de distinction : Mlle Léona Queyrouze. Si je commets là une indiscrétion, qu'elle reçoive mes excuses en même temps que mes félicitations.

L. PLACIDE CANONGE.

Mort de M. Simon Rouen.

Nous apprenons, à la dernière heure, la mort de M. Simon Rouen. Nous n'avons que le temps d'adresser nos respectueux compliments de condoléance à la famille de cet homme excellent, de ce père modèle, de ce professeur éminent, auquel on doit tant d'élèves distingués ; chez lequel le cœur était à la hauteur du talent, et qui, toute sa vie, fut un type d'honneur, de bonté, de fidélité au devoir. Tous ceux qui ont reçu ses précieuses leçons, iront aujourd'hui saluer douloureusement cette tombe.

Le Rév. P. Alix

Nous avons eu, vendredi, le double plaisir de la visite du Très Révérend Père Alix, Dominicain du Couvent de Paris, et du Révérend Père Mignot.

Le Père Alix n'est pas seulement un prédicateur éminent, c'est aussi un brillant causeur, un esprit élevé, qui sait être, à ses heures, homme du monde et fort distingué.

Il passera deux ou trois mois à la Nouvelle Orléans et y prêchera la Station du Carême. C'est dire que la chaire de la Cathédrale St-Louis sera occupée par un orateur de beau talent.

CONCERT SACRÉ. — Nous rappelons aux lecteurs que, le dimanche 27 février, il sera donné un concert sacré à l'Eglise St-Jean-Baptiste (voir l'annonce), au profit du fonds du Grand Autel. Concert vocal et instrumental, auquel prennent part les premiers sujets de la troupe de l'Opéra. A eux et à leur directeur sont dus les remerciements de notre public.

Le concert commencera à 8 heures.

Prix d'entrée : 50 cents.

BAL DE L'OPÉRA.—Tout indique qu'il y aura foule demain au bal masqué qui sera donné à l'Opéra. Cette fête de nuit sera certainement l'une des plus brillantes de la saison. Elle s'ouvrira par le divertissement des *Sylphes des ténèbres*, avec tout le corps de ballet ; par le très curieux et très amusant quadrille des *Clodoches*,—et enfin par le *Bamboula*, ou figurera un petit bataillon d'enfants, remarquablement disciplinés par M. Vanara.

L'orchestre de l'Opéra sera là, sous la conduite de M. Charles Moulins.

Le tout encadré par le riche et élégant décor, disposé par le chef-machiniste M. Brigaud, qui, une fois de plus, a fait preuve de son habileté, de son goût.

Prix du billet, $2.

LE CONCERT DE CE SOIR. — Un Concert sacré, organisé par Mme Thérésa Cannon Buckley, aura lieu ce soir, à 7 heures, à l'Eglise de Notre-Dame du Sacré-Cœur, coin des rues Claiborne et Annette. On y entendra le Chœur de l'Eglise Ste-Anne et plusieurs artistes distingués.

Prix du billet, 25 cents.

BAL MASQUÉ. — Demain se donnera, à la salle des Odd-Fellows, le grand bal paré et masqué du "German Louisiana Draymen's Association". Le produit de la fête est destiné au fonds de secours de la Société.

MUSIQUE. — M. Grunewald nous fait parvenir quatre morceaux (piano), recommandables, pour leur valeur mêmes et pour leur actualité : deux Galops,— *Les Tuyeries du Carnaval*, par Basile Pirès; *le Roi Carnaval*, galop, par Francis Navons, et *Carnival Quickstep* par J. M. Dunfield.

—Nos remerciments à M. Junius Hart, qui nous envoie la *Colombrina*, rêverie, paroles du Rév. Thos. M. Westrup ; *Naught can heal the wounded heart*, romance, paroles de W. C. Woodward, musique de Harry Spera, et une Valse de Louis Dessaux, intitulée : *Valse du Mardi-Gras*.

GRAND OPERA HOUSE.—On annonce, pour ce soir, le début, dans *Virginius* de Mlle Marie Wainwright et de M. Louis James, deux artistes dont il a été beaucoup parlé aux Etats-Unis. Leurs succès ont été nombreux et très sérieux dans les principales villes du Nord.

Ces artistes, secondés par une troupe complète, nous arrivent avec un riche répertoire.

THÉATRE ST. CHARLES. — On retrouvera ce soir le Star Dramatic Company au St Charles. Il y reprendra le drame de Pierre Février, *le Bossu, the Duke's Motto*. Pièce et artistes autrement dotée riche recette à M. Bidwell; sans pomper une mise en scène complètement renouvelée. *Le Bossu* sera le spectacle de toute la semaine.

BATAILLE DE PARIS. — Nous appelons l'attention des nombreux étrangers, actuellement à la Nouvelle Orléans, sur le Panorama de la Dernière Bataille de Paris, par Philippoteaux. Il est ouvert, tous les jours sans exception, de 9 heures et demie du matin à 9 heures et demie du soir. Lecture toutes les heures sur le sujet du tableau.

Prix d'entrée 25 cents; enfants 15 cents.

ACADÉMIE DE MUSIQUE.—Encore une artiste distinguée engagée par M. Bidwell: Mlle Annie Pixley, comédienne que nous n'avons pas besoin de présenter à nos lecteurs. Elle nous arrive avec une troupe dont l'ensemble a mérité les louanges de toute la presse du Nord. Le début aura lieu, ce soir, dans la comédie en 4 actes de A. C. Gunter: *The Deacon's Daughter*, pièce à laquelle Mlle Pixley doit l'un de ses succès les plus retentissants.

La seconde représentation en aura lieu demain.

Après demain, Mardi-Gras, bal masqué, pour lequel la direction a fait les plus grands préparatifs.

La salle sera somptueusement décorée. Un orchestre complet a été engagé pour l'occasion.

Troisqoil, qui est un franc buveur prend depuis quelque temps toutes ses consommations à l'aide d'une paille.

On lui en demandait la raison.

—C'est, dit-il, parce que j'ai dernièrement promis à ma femme de ne plus mettre le nes dans un verre....

Un met qui nous revient de Normandie, à propos d'un récent procès au sours duquel certaines "vieilles barbes" de l'anarchie ont refusé de prêter serment avant de déposer comme témoins.

Le président, à un paysan :

—Levez la main !

—Pourquoi faire, s'il vous plaît ?

—Pour jurer de dire toute la vérité.

—Bon ! Est-ce que ça ne serait pas la même chose que je vous donne simplement ma parole sacrée ?

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Nouvelle-Orléans, 20 février 1887.—Indications.—Pour la Louisiane : pluie, vents variables plus froids, généralement du nord.

Mlle-Orléans, 19 février 1887—2 p. m.
Température (Fahrenheit) dans les villes suivantes:

Atlanta	56	Nashville, Tenn.	51
Augusta, Geo.	58	Pittsburg, Pa.	46
Savannah, Geo.	62	Louisville, Ky.	45
Mobile, Ala.	62	Cincinnati, Ohio	26
Montgomery, Ala.	59	Davenport, Iowa	26
Vicksburg, Miss.	47	Keokuk, Iowa	30
Galveston, Tex.	64	La Crosse, Wis.	26
Indianola, Tex.	67	St-Louis, Mo.	27
Shreveport, La.	53	St-Paul, Minn.	21
Corsicana, Tex.	58	Leavenworth, Kas.	29
Chattanooga, Tenn.	55	Omaha, Neb.	24
Cincinnati, O.	44	Yankton, D. T.	16
Louisville, Ky.	51	Fort Wort, Tex.	78
Memphis, Tenn.	53	Nlle-Orléans, La.	60

MARIAGES NAISSANCES ET DÉCES

Inscrits au Bureau de Santé dans les dernières 24 heures.

Mariages.

Joseph Henry Lebeoque à Mlle Elizabeth Hefner.
Louis Thomas à Mlle A. Woods.
John T. Vogt à Mlle Agnes C. Dester.
Joseph W. Lemon à Mlle Alma V. Foote.
Joseph Pastor à Mme veuve Valentine Horner
John F. Hill à Mme veuve Chas Broker.
Henry Manmas à Mlle F. Bermeben.

Naissances.

Mme Auguste Heitkamp, une fille.
Mme Prime Cueto, une fille.
Mme Maurice Hevmann, un garçon.
Mme Thomas Stone, une fille.
Mme John C. Landry, un garçon.
Mme Peter Bilner, une fille.
Mme Chas E. Sloan, une fille.

Décès.

Mary Lucille Kornstamph, 4 mois, 857 North Rampart.
Louis Dyle, 17 jours, 406 Dorsane.
James Hagen, 40 ans, 101 Ferret.
James Baxter, 14 mois, 338 Howard.
Eugénie Joseph, 32 ans, 70 Marais.
Peter Bryan, 48 ans, Aulan et McCarthy.
Francis Smith, 9 jours, Zimple et Monroe.
Horace D. McGinnis, 62 ans, Seconds et Camp.
S. Grace, 1 mois, 19 Ursulines.
Harriet Thomas, 49 ans, 355 Girod.
Pollinice Pille, 22 ans, 365 Marais.
Marie Willington, 1 an, 272 1/2 Français.
George Hurterlang, 3 mois, Dauphine et avenue Jordan.
Mme Lena Schment, 31 ans, St-Pierre et Roman.

Ventes inscrites aux bureaux de l'annotateur des aliénations:

Mme Vve James McQue à A. Vred A. Cooley, un terrain dans le 5me district, dans l'ilet borné par les rues Seguin, Eliza, Bonis et Alix, $400.

Mlle Caroline M. Olivier à C. W. Wiegand, un terrain dans le 5me district dans l'ilet borné par les rues Market, Franklin, Jackson et Verret, $175.

Mme Edmond P. Wiltz à C. W. Wiegand, un terrain dans le 5me district dans l'ilet borné par les rues Market, Franklin, Jackson et Verret, $225.

Edward Kohn à John William Eckert, un terrain dans le 6me district, dans l'ilet borné par les rues Pitt, Marengo, Milan et Prytanée, $300.

Ernest J. Gutierrés à Mme Vve A. Péchault, un terrain dans le 3me district, dans l'ilet borné par les rues Moralès, Urquhart, St. Antoine et Bagatelle, $500.

J. A. Mercier à Chs. Morant, un terrain dans le 2me district, dans l'ilet borné par les rues Robertson, Claiborne, Ursulines et Chemin du Bayou, $375.

Grégorio Curto à Mme Marie Arsène Dellande, jr., et Mlles M. H. et M. C. Bélot, un terrain dans le 2ème district, dans l'ilet borné par les rues St-Philippe, Ursulines, Prieur et Roman, $150.

N. Monrer à Mme Vve Jos. Cléris, un terrain dans le 5ème district, dans l'ilet borné par les rues Union, Bagatelle, Marais et St-Claude, $150.

Ventes immobilières. — Les ventes effectuées hier à la Bourse Arcade sont :

Par Macon, Paul & Robinson :

Le Delta warehouse, pour $14,950.

La maison No 210 rue Royale, pour $2,600.

Le cottage rue Front, entre Rousseau et Terpsichore, pour $800.

Par MM. Hoey & O'Connor:

Le cottage No 66 rue Johnson, pour $825.

Les cottages Nos 53 et 55 rue Milan, pour $570 et $470 respectivement.

Le cottage No 151 rue St-Ferdinand, pour $590.

Le cottage double et deux terrains No 167 rue St-Ferdinand, pour $1,030.

Le cottage No 196 rue Lafayette, pour $900.

Cour Civile de District.—Andrew Wisdell contre H. Haler,—Appel au jugement de la 1ère Cour.

Charles Bauer contre Jos. Wise et Jacob Lake,—Appel au jugement de la 2ème Cour.

Les successions de George Weis, Christiann B. Beyer, Marie Alice Treme, Adele Lanaux, femme George L. Senier et Wm U. Finney sont ouvertes.

Cour Criminelle de District.

—Section A.—

Se sont déclarés innocents :

Alphonse Lynch, port d'armes cachées.

Joseph Folger, voies de fait.

Pauline Harris, Sarah Banks, Louisa Williams et Wilson Quarles, léger vol.

Patrick Conners, vol.

Cora Simms, vol ; deux ans de travaux forcés.

La section B n'a pas siégé.

Voies de fait.—Hier matin, à 9 heures et demie, l'officier McDonald, voyant un grand rassemblement rue Basiu, entre Perdido et Poydras, a accouru sur les lieux et a mis en état d'arrestation un individu qui, armé d'un bâton, frappait à coups redoublés sur un malheureux enfant dont le nez saignait abondamment.

Amené à la station centrale, cet individu a dit se nommer E. T. Selover et a déclaré que l'enfant était son propre fils.

Au moment où il a été arrêté, les passants indignés parlaient déjà de lui faire un mauvais parti.

Il comparaîtra devant le juge Davey.

Cet individu est celui que l'on voit sous les piliers de l'Hôtel St. Charles, écrire des cartes de visites à la plume.

Procession des vélocipédistes. — C'est demain soir, si le temps le permet, que nous verrons, pour la première fois à la Nouvelle-Orléans, une procession de vélocipédistes.

Il est regrettable que la pluie vint encore se mettre de la partie pour renverser tous les plans des habiles organisateurs, rendre leurs préparatifs inutiles et nous priver de ce spectacle nouveau et qui sera fort attrayant à bien pas douter.

Cette parade aura lieu immédiatement après l'arrivée de Sa Majesté Rex au Palais du Duc de Crescent Hall, à l'encoignure de la rue Douzième et de l'avenue St. Charles.

C'est là que Sa Majesté passera les vélocipédistes en revue.

Chacun d'eux sera magnifiquement costumé, les bicycles seront ornementés et illuminés de lanternes japonaises, et l'ensemble présentera certainement un spectacle digne d'attirer l'attention de la population.

L'itinéraire comprendra les deux côtés de l'avenue St-Charles entre Calliope et l'avenue Louisiana.

Le départ aura lieu à 8 heures, et après la parade les vélocipédistes se rendront rue St-Joseph, No 173, où ils seront reçus par les membres du New Orleans Bicycle Club, qui les ont gracieusement invités à cette occasion.

Les personnes qui habitent la portion de l'avenue St-Charles comprise dans l'itinéraire, ont été invitées à illuminer et pavoiser leurs habitations, afin de donner plus d'éclat à la fête.

Arrestation—Les detectives Fruthaler et Manburret ont arrêté, au soin des rues Tchoupitoulas et Remparts, un nommé Isaac Johnson qui avait en sa possession un lot d'outils de forgeron. Il a été condamné à $20 ou 30 jours. Les outils sont à la station centrale à la disposition du propriétaire.

A. B.
(Dans le *Petit Journal* de Paris)

Avis.—Le surintendant de la police informe le public par la voie des journaux que n'est un devoir que lui impose ses fonctions de lui rappeler comme sont nombreux les escarpés, pickpockets et malfaiteurs de tout genre qui infestent chaque année la Nouvelle-Orléans à l'époque du Carnaval.

En conséquence, chacun doit se rappeler qu'il est prudent de laisser en lieu sûr les bijoux dont un fait étalage en cette occasion, ainsi que les sommes d'argent plus ou moins fortes dont on se munit, et qui souvent deviennent la proie des voleurs.

Le dernière recommandation est de fermer négneusement les maisons ou de les laisser à la garde de personnes sûres.

Club des Flambeaux. — Le Club des Flambeaux n'a pu mettre, hier soir, son programme à exécution, au grand désappointement d'un grand nombre de curieux qui s'étaient rendus rue du Canal. A 9 heures, la foule était encore assez compacte, chacun s'attandant à la sortie de la procession et ignorant la décision des membres du Club, qui, comprenant que les rues étaient impraticables, avaient résolu, à 7 heures, bien que la pluie eut cessé, de remettre leur parade à lundi soir, c'est-à-dire à demain.

La curiosité publique sera donc partagée, demain soir, entre deux processions de genre différent, et dont aucune des deux, sous le rapport de l'intérêt, ne le cédera à l'autre.

Pelican Homestead and Building Association. — Cette association s'est établie le 20 janvier 1887 avec 800 actions du capital, dans la série A ; le reste de la série a été rapidement placé. La Direction doit se réunir le 24 de ce mois (février) pour indiquer le jour où il sera fait un nouveau prêt et où la série B sera ouverte aux souscripteurs. Voici comment est constitué le Bureau de l'Association :

W. C. Kinsella, président; Eugène D'Hérédia, vice-président; F. H. Boulmay, secrétaire; John Mercadal, trésorier; André Déricocourt, Jr., notaire; Paul C. Lasalle et Horace L. Dufour, avocats ; People's Bank of New Orleans, banque de dépôt.

Vols.—Hier matin, entre minuit et 4 heures, des inconnus ont volé dans l'épicerie de M. Miller, encoignure Chippewa et Market, un sac de café de 140 livres, deux barils de beurre de 25 livres chacun et une somme de $16

Paragraphes.—Nous apprenons que les messieurs suivants seront à la tête de la compagnie Louisiana No 10, le 4 mars : Manuel Briseiars, grand marshal ; aides : Hon. Hy Albert ; Jno Cuni ; P. Navarille ; L. H. Fernandez ; Alf. Hollander.

Ces messieurs sont tous des jeunes gens de notre ville.

—M. N. Trépagnier, inspecteur des bestiaux que l'on abat aux abattoirs, a porté à la connaissance du maire que beaucoup d'animaux sont abattus dans la paroisse Jefferson, sans être soumis à son examen, leur propriétaires ne les amenant pas aux abattoirs.

Le maire a transmis cette information à l'avocat de la ville afin qu'il donne son avis à cet égard.

— Une accusation a été portée hier à la Cour du recorder Davey contre Mlle Lena Saudels, professeur dans une école privée, pour mauvais traitements infligés à un enfant de couleur nommé Robert Hews.

—Un enfant de 6 ans, nommé Albert Jous, qui était assis vendredi soir sur le seuil de la porte chez ses parents, rue Marais, entre Mariguy et Maudeville, a été blessé d'un coup de couteau au front par un enfant de couleur.

La blessure est légère.

—Les habitants de la rue Girod, qui sont vo